

Lettre de Olga Keller à Paul Walter-Jacob, écrite à Florida (Bolivie) le 12 février 1941
(traduite de l'allemand par Paul Lowy)

Cher Monsieur Walter-Jacob,

Votre lettre m'a vraiment fait un très grand plaisir.

Je sais bien sûr depuis longtemps que vous êtes le dirigeant du théâtre allemand – je suis votre travail dans le *Argentinischen Tageblatt* – et j'ai vu aussi là que vous aviez épousé madame Liselott Reger (s'il vous plait, saluez-la cordialement de ma part, je me souviens encore de chacun de ses rôles à Teplitz). Mais dans le pessimisme ambiant, qui parfois nous submerge tous, je n'ai rien entrepris pour rétablir le contact avec vous. D'où la grande joie, qu'il y ait encore quelque chose comme l'intérêt pour autrui. Du reste je l'ai éprouvé aussi il n'y a guère longtemps : vous souvenez-vous encore de Arne Laurin, le rédacteur en chef de *Prager Presse* ? Un beau jour j'ai trouvé, par hasard en poste restante, une lettre de lui qui m'était destinée. Il travaille au consulat général à New York. Quelqu'un avait dit à cet ami que j'étais en Bolivie et, sans adresse, il a essayé de me trouver. Depuis nous échangeons régulièrement des lettres, parfois très intéressantes.

Je suppose que vous ne savez pas comment notre cercle, ou plutôt ce qu'il en restait, s'est dissous. Alors : le soir du 14 septembre 1938 nous étions comme d'habitude chez le Dr. Neubauer, avec Hurre, le Dr. Knöpmacher ¹- sa femme s'était déjà enfuie à Prague avec le petit lors de troubles précédents - et encore un autre couple qui d'ordinaire n'était pas des nôtres. Dans la rue, c'était l'agitation comme d'habitude, depuis des jours c'étaient des hurlements et des « annonces ». Une fois, le Dr. Riethof nous avait ramené chez nous en voiture, alors la voiture a été encerclée par la foule devant le théâtre – on ne pouvait plus avancer ni reculer d'un pas, les gens menaçaient avec le poing et criaient « Allez en Palestine, vous n'avez qu'à crever ». Je suis devenue, depuis lors, une bonne « hâisseuse », mais ce soir là je ne pouvais que regarder sans aucune haine les visages distordus. C'étaient à vrai dire des enfants, tous à peine 17 ans. Le soir, chez les Neubauer, nous sortions toujours une fois sur le balcon pour voir comment nous allions pouvoir rentrer chez nous. Vous direz peut-être : mais pourquoi, ces soirs-là, ne pas rester tout simplement à la maison ; nos hommes trouvaient que c'était lâche de fuir – jusqu'à ce soir là. Dispensez-moi de vous décrire notre état d'esprit. La radio était presque la seule voix dans la pièce. Tout à coup, le téléphone a sonné et Hurre a été appelé. Je ne sais pas ce qu'il a appris alors, toujours est-il qu'il est revenu dans la pièce pâle comme un mort et a dit : « Vous devez immédiatement aller à Prague. Je vais emmener les Neubauer, vous autres arrangez-vous pour avoir une voiture ». Il n'y eut plus rien à tirer de lui, et comme son émoi à peine dissimulé nous indiquait un réel danger, chacun s'est hâté de préparer ses affaires. Il était 11h du soir. Est-il besoin de vous décrire comment, chez-nous, nous avons fourré un peu de linge et quelques habits dans une valise, avec la bonne, tirée du sommeil. Nous avons laissé dormir l'enfant jusqu'à ce que le Dr. Knöpmacher vienne nous chercher avec une voiture. Il était une heure du matin. En bas avec valise, enfant et chien sous le

¹ Les Dr. Neubauer et Knöpmacher étaient respectivement le médecin et le juriste attachés au théâtre. Curth Hurre (1903-1987) était le directeur du théâtre et le restera jusqu'en juin 1940 (ensuite à Neisse puis Gleiwitz, en Silésie, après guerre directeur de l'un des opéras de Munich).

bras. Deux policiers tchèques se tenaient devant l'entrée de l'immeuble avec leur fusil au côté. « Où voulez-vous aller maintenant, dans la nuit ? » « A Prague, nous sommes juifs ». « Mais allez donc dormir, il ne va rien se passer, nous vous protégerons » dirent ces braves gens, et nous leur avons serré la main avec une profonde émotion. – Au reste, ils avaient aussi envoyé leurs femmes et enfants à Prague – par précaution ! Ce voyage dans la nuit ! Il y avait du brouillard, personne ne dit un mot, de temps en temps l'ombre d'un char émergeait – c'était fantomatique.

Mais, cher Jacob, aucun d'entre nous n'avait alors le sentiment de l'irrévocable. Ensuite il y a eu un moment grotesque : à Prague, pas moyen, littéralement, de trouver une chambre et toute la bourgeoisie des villes des Sudètes, pour autant qu'elle fut juive, passa la nuit sur les marches devant la gare, car les locaux étaient fermés à cette heure-là.

Soit dit en passant, mon mari fit encore, ce soir là, le voyage de retour, car il ne trouvait pas conforme à sa dignité d'abandonner son poste sous prétexte que ça pourrait mettre sa vie en danger. La drôle de conception masculine de l'honneur ! D'ailleurs le Dr. Knöpfmacher y retourna aussi et son fils de 17 ans passa ensuite quelques mois au camp d'Oranienburg sans que ses parents ne puissent rien savoir à son sujet.

Nous avons atterri ici. Il ne nous a pas été possible de faire venir nos meubles à Prague et je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Notre fille est allée en Angleterre par un transport d'enfants [*Kindertransport*]. Ensuite la guerre a éclaté et toute possibilité de communiquer et de se revoir a été supprimée. Une telle phrase s'écrit facilement : à vous d'imaginer ce qu'il y a derrière. Ensuite le visa pour la Bolivie. Ensuite un intéressant intermède avec les autorités allemandes - je vous raconterai une fois volontiers ça aussi - et puis tous mes bagages saisis à la gare parce que nous avions « payé trop peu de droits » pour eux. Il s'agissait de tout ce que nous avions réuni pour l'émigration, avec notre dernier argent - nous n'avions, de Teplitz, que les quelques affaires de la nuit où nous avions fuit. Nous sommes partis sans bagages, seulement une petite valise à main avec deux pyjamas, un peu de linge de rechange, moi une robe et mon mari un costume en plus de celui qu'il portait sur lui, ce qu'on avait pris juste pour trois jours à Gênes avant de pouvoir ouvrir nos malles sur le bateau. Et c'est aujourd'hui la seule chose que nous possédions. Nos malles ont été libérées par la suite, après que nos parents aient fait de gros sacrifices pour ça en payant de grosses sommes, elles ont été chargées à bord du « *Orazio* » et - non assurées - ont coulé avec lui (pour les assurer, il aurait fallu payer en dollars et c'était impossible pour nos familles). Cher Monsieur Jacob, vous pouvez me croire, quand j'ai appris cette nouvelle ², j'ai ri de bon cœur pour la première fois depuis mon émigration. Je m'étais déjà accoutumée à être un pauvre hère et la sombre destinée de notre dernier bien n'était pas dépourvue de comique.

Nous avons eu aussi de la chance, d'un autre point de vue. Notre enfant est arrivée avec le dernier bateau italien, la fillette avait traversé toute seule la moitié de l'Europe et deux mers, et je l'ai reçue, comblée, à Arica.

(...)

Votre Olga Keller

² Il s'agit de la nouvelle du naufrage du navire de ligne italien « *Orazio* », qui a pris feu le 21 janvier 1940 au large de Barcelone.

Il existe d'autres témoignages de cette mi-septembre 1938, notamment une lettre de S. Smith, membre du mouvement sioniste à Teplitz, datée du 14 septembre, conservée au Mémorial de *Yad Vashem* (archives 02/596) :

(...)

Vous ne pouvez pas imaginer les scènes à la gare et autour des bus partant pour Prague. La gare avait l'air d'un camp de réfugiés. Valises, ballots, literie et ustensiles divers étaient étalés partout. Les gens se poussaient et se bouscuaient. On ne peut pas décrire les scènes d'adieu. Seule la guerre peut provoquer pareille souffrance. Le Plugah³ avait été démantelé dans la nuit. Une partie de ses membres étaient déjà à Prague. (...) Tout a été emballé à la hâte, il faut vous dire que le danger d'un pogrom est imminent ... Maintenant je suis tout seul, sans amis, et tous les membres de l'organisation sont partis.

³ Le Plugah, désigne une compagnie locale dans le mouvement sioniste.